

La Ronde des  
Vies Éternelles

Le Dit de Cythère I

roman

Nicolas Cluzeau

Du même auteur :

(Nestiveqnen Éditions)

*Embûches* – Nordhomme I

*Erika* – Nordhomme II

*Harmelinde et Deirdre* – Recueil de nouvelles dans l'univers de Nordhomme

(Fleuve Noir)

En co-écriture avec Laurent AILLET

*Fiançailles* – Chroniques de la Terre Déchirée I

*Épousailles* – Chroniques de la Terre Déchirée II

*Collection dirigée par Chrystelle Camus*

NESTIVEQNEN Éditions

127, rue Amelot

75011 PARIS

[www.nestiveqnen.com](http://www.nestiveqnen.com)

Tous droits réservés pour tous pays

Dépot Légal : avril 2002

ISBN : 2-910899-48-9

*« L'originalité n'existait pas. Tout avait déjà été dit, vécu et subi. Lorsqu'un homme avait compris cela, pourquoi alors s'étonner que l'amour devienne une chose mécanique, et la mort une réalité qu'il fallait fuir ? Aucun des deux ne pouvait supporter un savoir absolu. Ce n'était qu'un tour de manège supplémentaire ; une autre scène floue avec des visages qui sourient et des visages qui pleurent. »*

Clive Barker, in *Imajica*.

*« Vous me faites penser à tous ceux qui se vouent aux causes jusqu'à en mourir parce qu'il est plus simple d'embrasser le rêve d'un autre que de partir à la recherche du sien. »*

Charles Aivar, Extrait du discours de Kogaan  
in *Axis Mundi*.

*Uxori dilectissimae, Filiz.  
Pour Tanith Lee; sa Terre Plate vit toujours,  
dans le tourbillon de mon âme.*

## PROLOGUE

*« Lorsque Darn mourut assassiné par la main ferme d'une femme téméraire, sa Strate Excentrique implosa. Cet événement sans précédent depuis des millénaires emporta dans le néant deux cent millions de ses sujets. Plus de quatre cent millions d'âmes contractuelles furent relâchées dans d'autres dimensions obscures.*

*Le monde qui avait abrité les rêves et les cauchemars les plus fous du prince-démon possédait à présent un certain charme de vacuité. »*

**Extrait des « Études sur les Princes-Démons », par le Créateur semi-immortel Erevan.**

Un morceau de terre flottait dans le néant piqueté d'étoiles lointaines et de constellations complexes. Ce joli fragment de désert au sable mauve percé de mésas gigantesques avait échappé à l'implosion initiale. Dérivant sans dessein précis, il faisait partie d'une ancienne dimension qu'un démiurge avait habillée de son mauvais goût.

Ce fragment ne réagit pas le moins du monde à l'apparition, sur une des dunes figées par le froid du vide, d'un étrange rectangle aux côtés blancs et lumineux. Cette figure géométrique se mit à luire avec plus d'intensité. Un cercle transparent, dont la circonférence était constituée d'éclats de lumière zébrés de lanières rouges distordues, se matérialisa en son centre. Apparaissant d'abord comme de lointains points ressemblant à des

soleils miniatures, quatre autres cercles crépitants, plus petits et pleins, s'inscrivirent dans les angles du rectangle.

Un son retentit dans l'espace dimensionnel du fragment de désert. Cela ressemblait assez au croisement de la déchirure de plusieurs centaines de feuilles de papiers épaisses avec les hurlements de milliers d'hommes et de femmes cuisant sur des feux rugissants.

Les cinq cercles brillèrent alors en une harmonie très nette de rouge vif, emplissant l'espace du rectangle de flots tumultueux de lumières vertigineuses. Un homme surgit de ce chaos et s'avança sur le sable mauve avec une légèreté suspecte, une extrême élégance et une assurance parfaite. Jetant un œil sur le paysage autour de lui, il soupira bruyamment, ce qui entraîna un remous dans l'absence d'atmosphère aux environs de ses lèvres.

« Ainsi, la rumeur avait dit vrai », murmura-t-il en triturant sa barbe taillée de manière irréprochable.

Un autre homme, habillé de vêtements de ténèbres et d'un chapeau couleur de sang, s'expulsa difficilement du rectangle « Que les Grées me damnent, je vois enfin la fin de cette terrible gabegie ! » grommela-t-il. « Descendez donc de là, vous autres ! » Des vers élémentaires scintillants et ricaneurs rampaient à grande vitesse sur ses vêtements ; ils sautèrent sur le sable avec agilité et lui adressèrent des sourires moqueurs en s'y enfouissant. Pour faire bonne mesure, l'homme habillé de ténèbres en écrasa quelques-uns, puis épousseta avec irritation son gilet aux épaulettes d'obsidienne.

D'un ton de reproche, il lança au barbu : « Le Pont des Dimensions existe, terrain de connaissance confortable et de voyages sans risques, gardé par des sentinelles consciencieuses. Il a cependant fallu que nous empruntions un canal ondiligne très étroit et de surcroît surchargé d'esprits élémentaires facétieux ou grossiers, ainsi que de leurs rejets mineurs. Et pour nous retrouver où ? Dans un vide qui fut une Strate des plus vulgaires que j'aie jamais connue. »

Le barbu soupira. « De nombreuses entités surveillent le Pont des Dimensions. Je ne voulais pas attirer l'attention.

—L'idée qu'il pût en être autrement ne m'avait pas effleuré, Grand Ha...

—Pas de nom ici, par tous les dieux du Multivers ! » Il promena son regard de néant sur le paysage déstructuré. « Je n'ai jamais eu confiance dans l'imperméabilité des dimensions de poche, à plus forte raison s'il s'agit d'une Strate Inférieure. » Il s'interrompit en voyant que celui qui l'accompagnait avait placé les deux mains sur les oreilles. « Qu'y a-t-il encore ?

—Il n'y a plus de flux ici », fit l'autre en retirant ses mains. « Le son de ta voix résonne comme les cloches extravagantes du domaine des dieux. Je t'avouerai que la chose ne m'est guère agréable. »

Le barbu dévisagea de nouveau son compagnon. « Nous sommes ici pour travailler sur un projet, ce me semble. »

L'homme au chapeau s'avança sur le sable, attrapant vivement un ver élémentaire et l'écrabouillant avec délectation. Il fit un tour d'horizon avec sur ses traits la trace d'une concentration intense. Un certain temps s'écoula. Le barbu croisa les bras et se mit à taper du pied sur le sable avec impatience.

L'autre nota cet énervement du coin de l'œil. « Je m'excuse de l'attente. Un mot de justification tout de même : il se peut que Darn ne les ait pas conservées par-devers lui. Après tout, pouvons-nous lire en permanence dans les méandres anarchiques du cerveau d'une Divinité Exilée ? Certes non.

—Détecterais-je comme une trace de mauvaise volonté dans ces propos ?

—Injuste dénomination. » Il se retourna vers le barbu. « Je me laissais dire que monter une telle entreprise pour une personne en particulier, voilà qui me semblait démesuré. Jouer avec le temps, mélanger présent et passé, futurs possibles et dimensions improbables pourraient risquer d'attirer l'attention sur toi et ceux qui t'entourent.

—Que m'importe ? »

L'homme au chapeau eut une moue désabusée. « J'oubliais ce détail », dit-il avec un soupçon d'amertume.

Il reprit son observation, détaillant les mésas brunes et mauves à l'horizon. Il sursauta et montra quelque chose à son

compagnon. « J'en vois plusieurs dizaines de milliers. Elles nichent, apeurées, au pied de ces amoncellements de falaises monolithiques. »

Le barbu acquiesça et ferma les yeux. Il disparut en s'effaçant lentement de l'air environnant. Son compagnon ôta son chapeau et en frappa sa cuisse avec agacement.

L'autre réapparut, la main étendue devant lui, un sourire triste déformant la symétrie de sa barbe. Au-dessus de sa paume gantée de diamant sombre flottait une lueur couleur d'émeraude, agitée d'excroissances lumineuses affolées.

« La beauté de cette âme se trouve au-delà de la vraie essence », déclara-t-il.

Il se tourna vers son compagnon qui, maussade, considérait déjà ce phénomène avec un œil rancunier. « Mon enfant, seule celle-ci a survécu. J'en suis heureux. Les autres sont perdues pour nous depuis longtemps ou errent dans d'autres dimensions inconnues de nous. Je ne pensais pas que ce moment arriverait. La ronde des vies éternelles va pouvoir commencer, et ma fureur va en fournir la matière.

— Un ballet inoubliable, j'imagine », dit l'autre en haussant les épaules et en se retournant vers le rectangle éclaboussé d'un pourpre violent. « En commençant dès à présent, je suppose, par un autre passage dans un canal ondiligne peu fréquenté où nous ne risquons pas de rencontrer des divinités connues ou des Guetteurs un peu trop attentifs. »

Le barbu sourit – ce qui arrivait une fois tous les deux ou trois éons – et tapota l'épaule de son compagnon avec affection tout en serrant le poing sur la lumière vert vif. Celle-ci sembla s'apaiser et trouver au creux de cette paume un refuge où elle s'éteignit pour un temps.

Quelque temps plus tard, ils avaient disparu à travers le portail dimensionnel. Des vers élémentaires sortirent du sable, secouant leurs petits chapeaux de champignons pyriques.

« Amusant », dit l'un d'eux en considérant le désert, les mésas et les cieus bouleversés. « Il faut un début à tout.

— Ces deux êtres jouent avec le feu », dit un autre. « J'ai regardé de près la lumière qui évoluait dans la main du grand



barbu. Une puissance phénoménale émanait de cette lumière, comme si une émotion particulièrement forte et désespérée s'y était accrochée depuis un temps immémorial.

— Quelle exagération ! » fit le premier ver en haussant son chapeau. « Une simple âme contractuelle prisonnière de cette Strate ne peut se qualifier de 'puissance phénoménale'. Ce serait comme t'appeler toi, un pauvre ver élémentaire, 'Premier Père parmi les divinités'. Cela te vaudrait nombre de plaisanteries bien placées ! J'en ris d'avance. Ahaha !

— Tu auras beau me contredire, je l'affirme haut et fort. Je m'entête, même. Ces deux êtres divins ne sont pas venus pour rien dans ce monde mort ! »

Le premier ver avait déjà disparu en grommelant dans le sable froid, suivant une procession d'autres vers qui passaient à côté d'eux sans faire attention à leur bavardage.

« Justement, nous avons tout à explorer ici », jeta-t-il au deuxième ver. « Ce ne sont pas nos affaires. Laisse les dieux décider du destin de leurs créations et commençons à reconstruire. De nombreuses âmes contractuelles sont perdues dans les tréfonds de cette Strate Désarticulée, et ne demandent qu'à être utilisées. »

Le deuxième ver élémentaire soupira et suivit le premier sans discuter.



## PREMIÈRE PARTIE

### AUX CROISEMENTS

#### 1

#### *Les Guerres de Brytomarte*

*« Voilà maintenant quatorze années que je sers dans l'Ordre d'élite de notre République, l'Ordre de la Panthère Noire. J'ai livré de nombreuses batailles, et mon épée a trempé d'innombrables fois dans le sang des larves de l'Empire, ces impérialistes esclavagistes. Elle a tranché nombre de têtes d'Émairites aux sérails sacrilèges, et de ces chiens maudits que sont les Vernes et leur Dieu unique monstrueux. »*

**Brytomarte Caniparol, présentation succincte à ses compagnons.**

« Ils arrivent, Officière. Ils se sont engagés dans le défilé il y a moins d'une heure », dit l'aide de camp de Brytomarte, baissant la lunette de vue qu'elle utilisait pour observer les signaux venant des falaises.

Brytomarte se leva sur ses étriers. Sa monture frémit, provoquant une réaction similaire chez celles de ses subordonnées.

Du haut de la colline, l'Officière pouvait apercevoir l'étendue de la vallée et l'entrée du défilé. De chaque côté du bourg

de Bursareine, une compagnie de cent cavalières attendait sagement l'ordre de charger. À l'entrée de la vallée, dissimulées dans les contreforts des falaises, une compagnie d'archères et une compagnie d'infanterie guettaient l'arrivée de l'ennemi. L'embuscade s'annonçait sous les meilleurs auspices.

Laide de camp releva la lunette de vue. « Je perçois cependant que nous allons rencontrer quelques problèmes.

— De quelle nature augurez-vous ces problèmes ?

— Les éclaireurs postés signalent quatre cents cavaliers traversant le défilé. »

Des murmures outrés s'élevèrent un peu partout dans le groupe de cavalières. Brytomarte fit un geste brusque qui fit taire tout le monde et retourna la situation nouvelle dans son esprit ennuyé.

Le Parlement les avait dépêchées, elle et les quatre compagnies de l'Ordre de la Panthère Noire, pour arrêter les exactions d'une bande armée de pillards du désert à l'est de la République. Cinq villages et bourgs réduits à l'impuissance — ou forcés de verser un tribut à une force autre que la République — avaient envoyé une plainte. Les quatre cents femmes de l'Ordre d'élite présentes quelques semaines plus tard pour protéger Bursareine étaient la preuve tangible que le régime républicain se préoccupait de la santé de ses citoyens — et des territoires fertiles qu'elle entendait bien garder.

« Nous allons donc nous frotter à quatre cents pillards du désert — et non deux cents comme prévu par les renseignements de l'État-Major — avec quatre cents patriotes de la République », finit par dire Brytomarte. « Autant dire que la bataille est gagnée d'avance. Je ne vois guère de problèmes.

— Je préconiserai plutôt de repenser notre plan de combat », fit une des subordonnées. « Quatre cents cavaliers approchent rapidement, et nous ne sommes pas préparées à cette éventualité, Officière.

— Bien au contraire », répondit Brytomarte avec rudesse. « Vous semblez oublier facilement quelle élite militaire et combattante nous sommes censées représenter aujourd'hui, dans cette région. »

L'autre ne rétorqua rien. Il y eut comme un moment de flottement alors que toute l'équipe de commandement se dévisageait. Brytomarte n'y prêta guère attention et se concentra sur la grande vallée où se dressait Bursareine. Au-delà des cultures du bourg, les premières grandes steppes commençaient, là où le vent omniprésent courbait les hautes tiges des herbes. L'Officière avait l'impression que son regard se perdait dans la contemplation d'une mer jaune à la houle capricieuse.

En un geste brusque, elle fit faire volte-face à sa monture et se trouva face à face avec les visages surpris de ses officières de campagne. Certaines étaient plus âgées qu'elle, et leurs expressions marquaient un désaccord prononcé avec la stratégie de leur commandant en chef.

« Nous suivons le plan initial », dit Brytomarte avec brusquerie. « Faites savoir aux archères de tirer sur l'ennemi une fois qu'il sera engagé à fond dans la vallée, au creux de la dépression dont elles occupent les hauteurs. Qu'elles soient précises. Nous chargerons les Émairites après la quatrième volée de leurs tirs. Ce sera tout. Veuillez maintenant regagner vos positions. Je me trouverai en première ligne de la charge. »

L'Officière éperonna sa monture et la lança vers les deux compagnies dissimulées par le bourg.

« C'est du suicide », fit l'une des subordonnées alors qu'elles se séparaient.

« Comme tout ce qu'entreprend l'Officière Brytomarte Caniparol », rétorqua une autre. « Mais à chaque fois, elle en ressort vivante et encore plus auréolée de gloire. Peut-être devrions-nous suivre son exemple ? »

— Croyez-moi », dit une troisième. « Elle veut simplement mourir, et entraîner quatre compagnies dans son sillage ne la gêne pas. Mais que pouvons-nous y faire ? De toute manière, les pillards arrivent et nous avons un devoir à accomplir. Que Pallas Athénée soit avec vous.

— Que notre épée soit couverte du sang des injustes », psalmodièrent les deux autres.

Lorsque les pillards émairites entrèrent dans la vallée, ce fut avec une débauche de couleurs élégantes dans leurs vêtements orientaux et leurs gonfalons claquant au vent. Leurs visages proclamaient toute la fierté du peuple des Émairats ; leurs yeux sombres à la volonté d'acier n'étaient pas dérangés par la lumière intense du Soleil.

Les Mégères de la République les regardaient avancer, étonnées, s'étant attendues à en découdre avec une bande de pillards désorganisés, pas avec l'équivalent de quatre compagnies républicaines marchant en bon ordre.

Depuis l'abri du bourg, un peu en hauteur derrière la colline qui surplombait la vallée, Brytomarte attendait le bon moment. Le bruit des centaines de sabots se répercutant sur la dure terre du lieu commençait de se faire entendre. L'Officière était impressionnée par le spectacle et se dit que, bientôt, une glorieuse bataille aurait lieu.

Les quatre cents pillards eurent tôt fait d'être tous présents dans la vallée, faisant étinceler leurs casaques et leurs casques sous les rayons de l'astre diurne. Lorsque le dernier fut sorti du défilé et que les premiers rangs apparurent sur la plaine qui précédait Bursareine, Brytomarte fit lever le drapeau d'engagement.

La centaine d'archères disséminées le long des contreforts du défilé se levèrent soudainement et ouvrirent le feu de leurs arbalètes à répétition. Au même moment, la compagnie de lancières à pied descendit les collines pour empêcher toute retraite aux cavaliers, et Brytomarte fit sonner la charge au clairon.

« Pour la Gloire de Pallas Athénée et pour la pérennité de la République ! » hurla-t-elle en levant sa rapière lourde vers le Soleil. Une gigantesque clameur retentit depuis les collines aux alentours du bourg. Sur les palissades de celui-ci, les miliciens levèrent leurs épées, reprenant la litanie.

Les pillards ou tout du moins ceux qui semblaient être des pillards furent tout d'abord surpris par les quelques volées de carreaux d'arbalète qui s'abattirent dans leurs rangs. Les chevaux et les hommes tombèrent par dizaines avant qu'ils ne reprennent leurs esprits. L'un d'eux hurla un ordre de rassemblement. Au lieu de charger sur les lancières comme Brytomarte l'avait prévu,

deux petits groupes, sous l'impulsion d'un des hommes qui commandaient, se séparèrent et grimpèrent les contreforts du défilé pour s'occuper des archères. Celles-ci, voyant le danger approcher, négligèrent le gros des cavaliers qui se trouvait maintenant libre de mouvement dans la plaine.

Les deux cents cavalières qui chargeaient, Brytomarte à leur tête, ne le firent pas dans une mêlée chaotique comme elles auraient pu le croire, mais dans un bataillon organisé et prêt à les recevoir.

Alors que les archères étaient obligées de tirer leurs rapières et de jeter leurs arbalètes à terre, que les lanciaires essayaient de les aider maladroitement en hésitant entre les différents points de bataille, les troupes montées vinrent au contact. Dans le déchirement de centaines de gorges faisant monter aux cieux leur rage et leur fureur, quatre cents hommes et femmes s'enlacèrent dans un duel de mort et de destruction. Les épées chantaient et répandaient les entrailles sur la terre dure. Les sabres fendaient l'air et tranchaient les têtes, peignant les hautes herbes alentour d'un ton pourpre qui transforma les plantes jaunes en vampires gorgés de sang. Les piques transperçaient les montures et ouvraient les poitrails des fiers animaux. Des hommes et des femmes périssaient, déchiquetés ou piétinés par les sabots des montures nombreuses, le crâne éclaté, enlacés par la haine et la férocité.

La terre était si rouge de l'ichor versé en ce jour que Brytomarte fut soudain prise d'une soudaine nausée, terrible et destructrice, qui fit monter en elle une colère telle qu'elle n'en avait jamais connue. Sa vue se brouilla, elle devint totalement folle de meurtre et de tuerie. Son épée s'abattit avec toujours plus de force et de rage, demandant sans cesse son dû de chair lacérée et de sang. La bataille ne fut plus qu'un immense ouragan de douleur et de hurlements de terreur et d'agonie.

Brytomarte ne sentit pas à quel moment elle mordit la poussière.

Son réveil fut brutal. Elle était à terre, assommée par la chaleur du Soleil et recouverte de sang séché. À côté d'elle, sur un monceau de corps, hommes et femmes mélangés, des mouches avides grouillaient.

Brytomarte n'eut pas le temps de comprendre exactement la situation. Déjà le visage d'une petite fille d'une douzaine d'années se penchait sur elle. Sa jupe était déchirée et son corsage à moitié arraché, et Brytomarte devinait ses seins naissants en dessous. Elle était pieds nus et un filet de sang séché avait coulé depuis son entrejambe, sous la jupe. Ses traits étaient marqués, comme si quelqu'un venait de la battre : les lèvres tuméfiées, un monstrueux cercle noir et violet lui entourant un œil et s'étendant sur la joue. Un de ses bras était brisé et pris dans une écharpe. L'attelle était sale et le pansement s'ornait de sanies écœurantes. *Il est temps*, dit-elle. *Temps de venir avec moi*. Et elle tendit sa main valide à Brytomarte.

Celle-ci était tellement stupéfaite qu'elle en oublia un instant le champ de bataille et sa situation. Puis l'Officière reconnut la petite fille. Pour la première fois depuis des années, la terreur déferla en elle en une tempête de pensées incohérentes. Elle se contemplait dans un miroir du passé, avec tous les souvenirs qu'elle avait vécus dans les bas-fonds de la Cité des Lumières. Avec cette contemplation revenaient les humiliations et la violence, les forçements, les abus des autorités et des roitelets sur les mendiants, la peur de ne pas voir le Soleil se lever le jour suivant. Tous ces souvenirs firent exploser la vanne de sa mémoire et inondèrent le bloc de son esprit. Et, avant qu'elle ne rouvre les yeux, la petite fille l'avait entraînée comme une automate sans réaction à travers le champ empli de cadavres. La mort était partout, longues balafres sanguinolentes et pâles, visages et viscères mélangés qui barraient la toile du paysage indifférent sous l'œil ardent et doré de l'azur.

Ça et là, alors que la petite fille guidait Brytomarte vers des broussailles hautes d'un vert tendre et éclatant, les rescapées parmi les femmes de l'Ordre de la Panthère Noire achevaient les pillards estropiés ou agonisants. Elles emmenaient leurs propres blessées vers le bourg sauvé du pillage et de la destruction. De



ses yeux indifférents, distants, Brytomarte vit que seules quelques dizaines d'entre elles avaient survécu pour conter cette monstrueuse victoire. Une bonne moitié d'entre les survivantes se retrouvaient mutilées ou errant entre la vie et la mort.

Au moment où la petite fille pénétra dans les buissons, les yeux de l'Officière s'agrandirent d'une horreur sans nom. Un des corps transportés depuis une des civières de fortune possédait son visage. Le sang suintait depuis une grave blessure à l'abdomen, percé par une lance brisée et une entaille vilaine et profonde avait lacéré son armure et déchiré les chairs et les muscles d'une de ses jambes. Perdant ses esprits devant cette image, elle ne put déterminer si la poitrine se soulevait toujours, car un médecin des compagnies de l'Ordre s'affairait autour du corps.

Le hurlement que Brytomarte voulut pousser, faire sortir de sa gorge comme un flot d'eau viciée, boueuse et malsaine, ne vint pas. Sa vue se perdit dans la végétation qui l'entourait de ses caresses touchantes et attentives. Ils lui cachèrent la souffrance et la terreur. Sa lucidité reprit racine dans sa conscience égarée et une sensation très intense de déchirement envahit son être alors que la petite fille lui serrait la main pour lui communiquer sa sincère affection.

Brytomarte leva les yeux lorsqu'elle sentit cette pression sur sa peau, et elle fut émerveillée. Devant elle et la petite fille se dressaient deux immenses colonnades d'arbres dont les hauts branchages formaient une voûte de lourds rameaux entremêlés. Mais ces arbres majestueux étaient comme pétrifiés, statufiés, ressemblant par leur texture à du marbre blanc veiné d'or, vaisseaux sanguins parcourant leurs grands corps blancs comme des ruisseaux généreux. Au loin, éclatant d'une blancheur nacrée qui submergea Brytomarte, l'aveuglant et balayant le chagrin et la douleur, une formidable lumière émanait d'une arche. Celle-ci était la seule et unique issue de ce couloir marmoréen.

Brytomarte se tourna alors vers la petite fille et lui dit d'une voix angoissée : « Ainsi la mort se découvre, et le domaine des dieux accueillants se situe au fin fond d'un couloir de quiétude. »

La petite fille ouvrit de grands yeux étonnés et fronça les sourcils en dévisageant l'Officière. « Ton âme se tourmente seule des désirs de la mort. Englobe la vision que je puis te montrer, et tu pourras peut-être comprendre ta présence en ce lieu ». Intriguée par ces paroles, Brytomarte le fut plus encore lorsque la petite fille l'entraîna dans la lumière. Un malaise s'empara de l'Officière et fit chavirer ses perceptions en une ronde endiablée, une gigue infernale qui faillit lui faire perdre toute notion de son identité. Dans sa grande naïveté, elle pensa que des démons, lors de ce voyage vers la Contrée des Morts, venaient la tenter depuis les Ténèbres Infernales, munis d'ignobles piques qui transperçaient sa peau et fouaillaient ses organes dans l'espoir d'y distiller leurs poisons. Heureusement, la main de la fillette la soutint alors que la lumière s'estompait avec la nausée.

Naquit devant Brytomarte, telle une tapisserie qui se déroule sur un sol de pierre, le décor coloré d'un lieu totalement inconnu. Il ne correspondait en rien à ce que l'Officière s'imaginait à propos des Champs des Bienheureux de Plutonis.

Sous leurs pieds courait l'herbe drue et grasse d'un pâturage. Il s'étalait sur un flanc de montagne recouvert de pins aux feuillages moussus et au sommet aussi haut qu'enneigé. Au-delà s'ouvrait une vallée disposée en cercle, entourée par une chaîne de monts au manteau vert sombre et brun. Au-dessus des montagnes, des nuages formaient comme une ronde étrange de mouvements sensuels, laissant le Soleil illuminer de sa lumière divine la beauté du paysage. D'autres pâturages s'étendaient comme des océans de verdure rase sous les pins, et la vallée elle-même n'était qu'un déchaînement de couleurs bariolées, jaspées et tonitruantes répondant à la chaleur du jour et au rayonnement magnifique de l'astre diurne. Partout autour d'un bourg lové sur la berge d'une rivière au bleu azuréen, des champs de fleurs formaient des mosaïques gigantesques de teintes mille fois variées, ondulantes par milliers sous la caresse de la brise qui soufflait gentiment dans ce lieu. La vision de toutes ces couleurs éblouit Brytomarte, l'abondance étant si proche de la surenchère

écœurante que peu de regards ne pouvaient le supporter aisément. L'Officière se tourna vers la fillette, mais celle-ci descendait déjà à petites enjambées la pente légère vers une barrière ouverte. Juste au-delà, une sente pénétrait plus avant dans la vallée et se dirigeait vers le bourg aperçu.

Croyant, dans sa grande naïveté, que c'était là l'endroit où sa mort l'avait conduite – et elle n'en était point malheureuse –, Brytomarte se mit à rire et à suivre la petite fille avec insouciance. Le pas de celle-ci était rapide, presque glissant, et l'Officière avait du mal à garder le rythme. Les champs de fleurs sauvages défilaient à côté d'elle, de chaque côté de la sente, et des intuitions subtiles et inconnues lui soufflaient leurs noms : renoncules aux pétales blancs et au cœur d'or, primevères, potentilles aux feuilles en rosette, amandiers en haies et buissons, muguets poussant sur des talus éloignés, violettes échancrées et attirantes, toutes semblaient tourner leurs corolles vers Brytomarte, nouveau soleil paraissant au travers d'arbres fantômes. Ça et là, des petits vergers marquaient des séparations, entourés de taillis de bouleaux, de charmes, d'ormes ou de hêtres, ou encore de haies d'églantiers. Des massifs de roses exhalaient un parfum enivrant et suave. Pendant ce temps, la petite fille avait pris de l'avance, empruntant un pont qui surplombait un gros ruisseau. Celui-ci s'en allait rejoindre la rivière au fond de la vallée.

Les plantations de fleurs devenaient moins sauvages et plus ordonnées. Elles s'organisaient en véritables territoires créés par une main intelligente. Là, en grands carrés et rectangles entourés de barrières, ou en figures géométriques, des fleurs orange, rouges, violettes et blanches partagèrent bientôt le chemin en deux. Celui-ci rejoignit une route de terre battue qui courait de deux côtés opposés.

Brytomarte distinguait mieux les habitations de pierre et de bois au toit de tuile rouge. Par leurs cheminées s'échappaient des fumerolles grises ou blanches. Des jardins entouraient chaque maison, chacune était un temple d'architecture différente consacré à la vénération des plantes à fleurs. La petite fille courait maintenant et entra dans le bourg, et elle distançait l'Officière de plus de trois cents pas.

Souriante, mais consciente que tout cela manquait de présence humaine, Brytomarte vit que le bourg, bâti à proximité de la rivière, avait un centre un peu surélevé. À cet endroit, un manoir comme l'on peut en voir dans les régions du sud de la République se dressait. Il avait un corps central et deux ailes dont l'une, immense, n'était composée que de longues murailles et d'un toit de verre, car les rayons aveuglants du Soleil s'y reflétaient avec ardeur et agressivité.

L'Officière se rendit compte qu'elle avait perdu la fillette de vue. Ce fut à ce moment que deux choses lui apparurent évidentes : la première, une traînée de sang pourpre, mince, teintait le milieu de la route ; comme un petit ruisseau, il coulait vers le bourg. La deuxième, l'absence de bruits naturels réussit à provoquer un assourdissement de ses sens auditifs : dans les environs, elle n'avait pas croisé un seul signe de vie animale, ni insectes bourdonnants ou rampants et aucune toile d'araignée, pas d'oiseaux dans les branches des arbres ou volant dans les cieux. Un sentiment de répugnance et d'inquiétude atroce se fit alors jour en elle, comme s'il prenait enfin la place que son insouciance avait emplie.

Tout le corps de Brytomarte se mit à lui peser et ses jambes à devenir trop faibles pour le porter. Rassemblant son énergie et son courage, elle se mit à courir vers le bourg pour rattraper la fillette. Lorsqu'elle franchit les limites de la petite agglomération, elle vit les lézardes sur les façades des maisons, les carreaux brisés ou fendillés des fenêtres, les trous dans les toitures, les herbes folles qui envahissaient les jardins, et le désespoir la gagna. Tout était désert et silencieux, et les fumerolles des cheminées lui parurent chargées de menaces. Elle n'osait pas aller aux portes pour frapper, car elle était trop effrayée de ce qu'elle pourrait découvrir à l'intérieur. Des images de corps sans vie aux apparences ravagées se promenaient dans son esprit enfiévré. Elle suivit la traînée pourpre de sang et arriva sans autre incident devant le manoir, élevé sur un pech aplani envahi par toutes sortes d'herbes et de fleurs sauvages. Un chemin de quartz colorés en mosaïque menait à une grille de fer forgé dont la peinture verte s'écaillait

sous les assauts du temps et des éléments. La petite fille se tenait assise là, devant la grille fermée, et une rigole de sang coulait depuis son entrejambe le long des irrégularités des pierres. Son visage était enfoui dans ses mains et elle pleurait. Ses larmes roulaient sur ses joues meurtries, tombant et se mélangeant au sang vermeil. Alors que Brytomarte s'engageait sur le chemin, horrifiée du flot d'ichor, la petite fille releva la tête et son regard empli d'une souffrance aveugle et d'une volonté terrible cloua l'Officière sur place. Et avait-elle vu, du coin de l'œil, des mouvements de l'autre côté de la grille ?

« Il est trop tard, Brytomarte », dit la fillette d'un ton d'accusation qui était autant de hurlements stridents. « Tu n'es pas venue assez vite. Les merveilles trompeuses du chemin de souffrance t'ont trop retardée. Maintenant, je vais être emportée dans le néant, et tu me suivras bientôt, basculant dans un univers d'incompréhension auquel nous ne pourrons pas survivre. Le ravin de noirceur va nous recouvrir et nous dévorer ».

Brytomarte allait lui demander ce qu'elle voulait dire lorsque l'air qu'elle respirait se transforma subtilement, charriant une fragrance de décomposition végétale. Quelque chose bougeait derrière la grille, mais l'Officière n'arrivait pas à voir ce que cela pouvait être. La petite fille se leva aussitôt, ses jambes recouvertes de sang, et se retourna. Elle hurla d'une manière inhumaine, mélange de cri de douleur d'une femme violente et de la fureur d'un monstrueux félin en colère. Puis elle cria, alors qu'un vent furieux se levait, venant de la grille et du manoir, d'une voix qui fit dresser les cheveux sur la tête de la combattante de la République : « Brytomarte ! Telle j'ai été, telle je suis, et telle je serai, pour les siècles des siècles. Deux nous fûmes, et une seule ressortira ! » Il sembla alors à Brytomarte que les montagnes qui encerclaient la vallée se mirent à gronder et à se rapprocher. Depuis le manoir, une muraille de choses naquit – créatures ou morceaux de matière – dans des tourbillons de peaux couvertes de cloques purulentes. Cet assemblage se précipita sur la petite fille et commença d'avaloir son corps. « Brytomarte », continua-t-elle avant d'être engloutie à jamais dans le tourbillon putrescent, « la mort se combat, pour la libre errance. Corollis est son nom ».

Puis elle disparut et Brytomarte entendit un bris d'os et de suction ignoble. Alors les montagnes s'écrasèrent sur le bourg comme si celui-ci les attirait et l'Officière fut engloutie dans l'obscurité, brindille vite brisée par le vent de la destruction.

Brytomarte crut un instant que le néant s'était emparé de son âme, mais l'obscurité qui l'entoura alors se piqueta soudain d'étoiles aussi grosses que le Soleil. Avant qu'elle ne se pose la première question ou commence à crier pour savoir à qui appartenait l'abîme où elle se débattait, les étoiles devinrent des visages de femmes de l'Ordre de la Panthère Noire aux traits saillants et aux sourcils froncés. Leurs yeux étaient agrandis par l'effroi et la stupeur, les muscles du cou tendus sous l'effort de maintenir Brytomarte immobile.

L'Officière se réveilla, étourdie par l'expérience qu'elle venait de vivre, et ordonna à ses membres d'arrêter de s'agiter vainement. La bataille devait être terminée. Elle se trouvait dans une tente: elle pouvait voir le toit de toile blanc tendu par les perches. Une odeur de sang et de viscères assaillit soudainement ses narines.

Dans les visages, elle eut le temps de reconnaître une de ses subordonnées et une des prêtresses-médecins de Pallas Athénée qui devaient s'occuper des blessées. Puis elle sentit la sueur la recouvrir des pieds à la tête, mélangée par endroits à une autre substance, plus poisseuse. Puis une douleur immense s'abattit sur elle et elle s'évanouit.